

Sadegh Hedayat,
La Chouette aveugle | Extrait

Il est des plaies qui, pareilles à la lèpre, rongent l'âme, lentement, dans la solitude. Ce sont là des maux dont on ne peut s'ouvrir à personne. Tout le monde les range au nombre des accidents extraordinaires et si jamais quelqu'un les décrit par la parole ou par la plume, les gens, respectueux des conceptions couramment admises, qu'ils partagent d'ailleurs eux-mêmes, s'efforcent d'accueillir son récit avec un sourire ironique. Parce que l'homme n'a pas encore trouvé de remède à ce fléau. Les seules médecines efficaces sont l'oubli que dispensent le vin et la somnolence artificielle procurée par la drogue ou les stupéfiants. Les effets n'en sont, hélas, que passagers : loin de se calmer définitivement, la souffrance ne tarde pas à s'exaspérer de nouveau.

Pénétrera-t-on un jour le mystère de ces accidents métaphysiques, de ces reflets de l'ombre de l'âme, perceptibles seulement dans l'hébétude qui sépare le sommeil de l'état de veille ?

Pour ma part, je me bornerai à relater une expérience de cet ordre. J'en ai été la victime ; elle m'a tellement bouleversé que jamais je n'en perdrai mémoire. Tant que je vivrai, jusqu'au jour de l'Éternité, jusqu'au moment où je gagnerai ces lieux dont la nature échappe à notre entendement et à nos sens, son signe funeste vouera mon existence au poison. J'ai écrit «poison» je voulais dire, plutôt, que j'ai toujours porté cette cicatrice en moi et qu'à jamais j'en resterai marqué.

Je m'efforcerai d'écrire ce dont je me souviens, ce qui demeure présent à mon esprit de l'enchaînement des circonstances. Peut-être parviendrai-je à tirer une conclusion générale. Non, j'arriverai tout au plus à croire, à me croire moi-même, car ; pour moi, que les autres croient ou ne croient pas, c'est sans importance. Je n'ai qu'une crainte, mourir demain, avant de m'être connu moi-même. En effet, la pratique de la vie m'a révélé le gouffre abyssal qui me sépare des autres : j'ai compris

que je dois, autant que possible, me taire et garder pour moi ce que je pense. Si, maintenant, je me suis décidé à écrire, c'est uniquement pour me faire connaître de mon ombre – mon ombre qui se penche sur le mur, et qui semble dévorer les lignes que je trace. C'est pour elle que je veux tenter cette expérience, pour voir si nous pouvons mieux nous connaître l'un l'autre.

Préoccupations futiles, soit, mais qui, plus que n'importe quelle réalité, me tourmentent. Ces hommes qui me ressemblent et qui obéissent en apparence aux mêmes besoins, aux mêmes passions, aux mêmes désirs que moi, ont-ils une autre raison d'être que de me rouler ? Sont-ils autre chose qu'une poignée d'ombres, créées seulement pour se moquer de moi, pour me berner. Tout ce que je ressens, tout ce que je vois et tout ce que j'évalue, n'est-ce pas un songe inconciliable avec la réalité ?

Je n'écris que pour mon ombre projetée par la lampe sur le mur ; il faut que je me fasse comprendre d'elle.